

nienne du pur amour il faut renoncer à la volonté propre et pas seulement s'abstenir. Le pur amour culmine dans la « désappropriation », la volonté est supprimée.

Malebranche est le gond de la théorie de la volonté, c'est lui qui a inspiré à M. Vetö son enquête. Selon lui la volonté est une force naturelle, positive, qui tend automatiquement au Bien. L'intention est un rien ontologique, et par conséquent aussi la liberté. La liberté choisit entre des biens particuliers, elle est toute formelle, elle n'est que consentement. Le néant ontologique ne l'empêche pas d'être une faculté, un pouvoir sui generis. Cette dissociation de la nature et de la liberté, comme deux puissances, est la découverte de Malebranche, elle lui survivra et subsistera chez Kant, avec le même formalisme assorti de rigorisme.

Il faut cependant attendre Jonathan Edwards, penseur américain sur lequel M. Vetö a écrit une monographie, pour élaborer une théorie et une science de la volonté appréhendée en elle-même comme nécessité morale. Edwards « a repensé et conduit à son autarcie la volonté ». La considération théologique fait le prix de son élucidation d'une « science de la volonté ». Il a préparé la voie à la grandiose présentation de la Volonté générale de Jean-Jacques Rousseau, volonté raisonnable instituant une volonté universelle – contredistinguée et démarquée de la « volonté de tous », par conséquent du suffrage universel et de toute démocratie. Cette majestueuse hypostase, la Volonté générale, fait le peuple souverain et de chaque citoyen un législateur, un magistrat et un héraut de la justice. Elle n'a pas de représentants. La volonté générale est irréprésentable.

La voie est préparée pour Kant, le primat absolu du pratique et la dichotomie du théorique et du pratique, de la sensibilité et de la volonté. Vetö reprend dans un exposé original les thèses bien connues du kantisme pratique. Il ne cite pas mais il présuppose la sentence lumineuse (dans une note de la Préface de la Seconde Critique), qui résume l'essentiel de la doctrine : la liberté est la ratio essendi de la loi morale, mais la loi morale est la ratio cognoscendi de la liberté. Kant ajoute : s'il n'y avait pas de liberté, la loi morale ne se trouverait nullement en nous. Restent deux grandes questions que Vetö se contente d'encadrer : le mal radical (le « bois tordu », la « tache pourrie »), et le « caractère intelligible » dont le choix est intemporel.

Un aperçu de la « volonté réciproque » chez les postkantien et une conclusion argumentée terminent ce beau travail documenté et, comme toujours avec Vetö, d'une haute tenue spéculative.

Xavier TILLIETTE

Pascal GAUDET. – **L'expérience kantienne de la pensée. Réflexion et architectonique dans *La Critique de la raison pure*.** Paris, L'Harmattan, 2001, 415 p.

On retiendra d'entrée de jeu plusieurs éléments de ce livre imposant consacré au rôle joué par la réflexion dans l'architectonique de la première *Critique*. L'auteur est parti d'une question capitale avec laquelle il a su cheminer : quelle est la condition de possibilité de l'auto-fondation architectonique et critique de la réflexion transcendante. Son travail se caractérise à partir de là par le choix d'un texte fort important, celui « De l'amphibologie des concepts de la réflexion » comme fil conducteur pour

une interprétation globale de la pensée kantienne (depuis 1770). Cela lui a permis d'analyser l'essence de la réflexion transcendante, réflexion en laquelle il a reconnu le principe même de l'architectonique, à savoir l'Idéal de la raison pure. L'auteur a mis fort justement en évidence la nécessité de penser cet Idéal « comme renfermant, à titre de principe suprême de l'architectonique, le foyer le plus originaire de la réflexion transcendante, foyer de nature esthétique. » (403). C'est ici en effet que s'amorce le rapport entre l'esthétique de la première *Critique* et la dimension esthétique de la réflexion transcendante de la troisième. Par ce biais, la pensée du philosophe de l'*Aufklärung* peut être légitimement interprétée comme une « phénoménologie de la réflexion », cette expérience de la pensée se manifestant comme expérience de la liberté et par là aussi comme expérience des limites : elle est à la fois ce qui « passe à » la limite et ce qui tend vers ses propres limites, celles d'un penser toujours marqué par la finitude, l'homme restant essentiellement chez Kant l'homme raisonnable et fini, comme Éric Weil aimait le rappeler.

Sur la base de cette problématique, il est aisé de suivre le développement du livre de Pascal Gaudet qui se divise en trois parties. Dans la première il expose l'idée kantienne de la pensée comme exigence auto-instituée de systématisme, exigence constitutive de son essence. Elle a pour objet de montrer « que l'expérience kantienne de la pensée révèle ce que doit être l'exercice de la pensée. L'essence de la pensée est ici révélée non pas tant sur le mode de l'être – ce qu'est penser, comment s'effectue la pensée – que sur celui du devoir-être : la pensée étant ce qu'elle est, doit, afin d'acquiescer une valeur véritable, une légitimité, se ressaisir en un sens qui est celui de la critique. » Selon P. Gaudet, cette exigence comme discipline est produite à la faveur d'une réappropriation dont il faut souligner l'inspiration éthique. Si, à ce titre, l'expérience kantienne de la pensée s'affirme en rupture avec la pensée métaphysique traditionnelle, cette rupture, affirme-t-il justement, est aussi refondation. La systématisme du pouvoir de pensée se trouve confirmée analytiquement dans la seconde partie du livre. Une décomposition de l'expérience kantienne de la pensée en ses éléments structurels principaux permet, en effet, de comprendre que c'est bien la pensée en son essence auto-instituée qui se révèle dans cette expérience. Mais cette démarche analytique ne peut être exclusive d'une reprise synthétique ou génétique, puisque l'auteur vise bien dans cette seconde partie une saisie globale du mouvement architectonique de la métaphysique kantienne. La troisième partie s'organise clairement autour de trois axes de réflexion, le système de pensée kantien étant confronté aux notions de totalité, de réflexion et de liberté. Pascal Gaudet expose les trois parties de son travail ainsi : d'abord une présentation générale de l'idée de la pensée comme exigence systématique, l'« Architectonique » se révélant conforme à l'idée kantienne de la pensée et donc à la représentation kantienne (et à son effectuation) de l'essence de la pensée ; ensuite, une doctrine des éléments de l'architectonique : enfin, une méthodologie qui met en ordre (c'est-à-dire en mouvement) ces éléments de la pensée du système ou de la pensée en acte. L'ouvrage comporte donc trois parties complémentaires, correspondant à la division majeure de la *Critique de la raison pure* : « Doctrine des éléments », et « Méthodologie », mais tout au long de son travail Pascal Gaudet se concentre en fait sur deux axes dont il fait bien voir l'articulation. « Tout d'abord, l'idée d'auto-institution transcendante de la pensée qui nous conduit, par l'intermédiaire de l'idée d'autonomie, à la notion éthique de la

pensée. Ensuite, la recherche sur le fondationalisme kantien avec une description du mouvement de la pensée, la théorie de la limite comme principe, la notion de passage à la limite, la définition de la pensée en fonction de la notion de passage et la mise en évidence des interactions et des réseaux fondationnels multiples. » (403s).

Malgré quelques redites, dues en particulier à l'insistance sur le thème de la « fondation », cet ouvrage sait rendre abordable un sujet difficile (en partie à cause de sa grande technicité), et met en relief comment s'opère, notamment grâce au travail de l'analogie, le lien de la première *Critique* avec la seconde et la troisième à partir de laquelle il est toujours opportun de relire les deux premières. On apprécie la liberté des prises de position de l'auteur par rapport à plusieurs interprètes de la critique kantienne, entre autres Alain Renaut, François Marty, Monique Castillo, Anne-Marie Roviello et Olivier Chedin. Il s'en démarque d'autant plus aisément qu'il sait reconnaître ce qu'il leur doit. S'il y avait à formuler une réserve, malgré l'aspect déjà volumineux de l'ouvrage, ce pourrait être celle-ci : que l'auteur ne développe peut-être pas suffisamment ce qu'il dit à propos de la « sensibilité de la pensée », que révèle le mode esthétique du penser kantien dès la première *Critique* avant de prendre la dimension esthétique, à proprement parler « parthétique », de l'Analytique du sublime dans la troisième *Critique*. Cela semblait d'autant plus souhaitable qu'il a su nettement la mettre en rapport avec la sublimité de l'Idéal transcendantal de l'Architectonique de la première.